

Il y a plus d'un siècle, aux temps des dernières « confédérations », aux temps proches des partages, des factions polonaises déchiraient la patrie et parfois accueillaient l'étranger. Aujourd'hui, alors que le sentiment national, retrouvé dans l'asservissement commun, réunit tous les Polonais, n'y a-t-il pas cependant, sur cette terre même de Pologne, des regards qui se tournent encore vers l'étranger?

Il serait digne d'un gouvernement affranchi des passions et serviteur de la seule curiosité intellectuelle, — mais je ne vois guère, de cette qualité, que le gouvernement de Sirius, — de confier à un jeune docteur des sciences politiques et économiques une bourse de voyage pour étudier la question juive en Pologne russe. Cet enquêteur trouverait en cette matière tous les agréments, le piquant, le sévère, presque le tragique, et tout ce qui peut animer la curiosité de l'esprit.

Et d'abord le problème lui-même. Voilà un peuple qui, presque au début de son histoire, a appelé les juifs, qui les a accueillis, qui leur a fait, de longs siècles, un sort enviable aux israélites de la terre entière, et c'est aujourd'hui l'un des pays les plus violemment secoués par l'antisémitisme.

La Pologne est de toute l'Europe, avec les États ecclésiastiques — Rome, Comtat-Venaissin, vallée du Rhin qu'on appelait « la rue des prêtres » — le pays où les juifs se sont établis en plus grand nombre. Dès la fin du Moyen Age, leur sort y fut tolérable, au moins par comparaison avec le reste de la chrétienté ; on leur confia presque sans ré-